

des minerais pauvres, tissé la laine et mené contre Sedan une lutte inégale. Ils avaient aussi taillé le schiste et disposé sur leurs collines, au soleil, de maigres jardins au rendement chiche.

C'est pourquoi, tout naturellement, ils furent intéressés à la nouvelle industrie que Rousseau installait chez eux. Bientôt ne suffisant plus à l'entreprise, l'imprimeur du *Journal encyclopédique*, mandait à ses côtés l'Allemand Grünwald et le Français Jean-Louis Castilhon, ancien rédacteur des *Mémoires de Trévoux*. Avec leur concours, il publia de plus, *La Gazette salutaire* (1), périodique qui parut de décembre 1760 à novembre 1793. Ancien étudiant de Leipzig, admis plus tard au collège royal et électoral de médecine et de chirurgie, installé à Dresde, Grünwald en fut à peu près le seul rédacteur. Devenu rapidement protégé du gouvernement français, ce docteur allemand ne quitta plus les Ardennes où il continua de professer, après la disparition de son journal. C'est sans doute par sa présence parmi les collaborateurs de Rousseau qu'il faut expliquer l'attention persistante que prêta le *Journal encyclopédique* aux publications allemandes et anglaises (2).

Un autre essai fut moins heureux. *Le Journal de Jurisprudence* ne parut qu'un an, de janvier à décembre 1763. Mais l'année suivante, le journaliste Renéaulme de la Tâche fondait dans les ateliers de Rousseau *Le Journal politique ou Gazette des Gazettes*, qui ne tomba qu'à la révolution, exactement en 1793.

Bachaumont rapporte dans ses *Mémoires secrets*, que Rousseau occupe à cette époque plus de soixante personnes, « qu'il loge, nourrit, entretient, salarie » et que « le manuscrit, l'impression, la brochure, la reliure des ouvrages périodiques, se fait chez lui » (3). Vers 1768, on le trouve à la tête d'une Société Typographique dont les publications font parfois scandale. Elle sert évidemment les intérêts du parti philosophique (4). Elle publie

(1) Et non « Gazette sanitaire » comme dit Ozeray dans *L'Histoire du duché de Bouillon*. Bouillon, Libar, 1864 (2<sup>e</sup> édition, t. I, p. 213). Ozeray intitule ailleurs le *Journal Encyclopédique*, « Revue Encyclopédique ». Son histoire du duché offre le seul bénéfice d'une compilation laborieuse.

(2) Grünwald n'arrive à Bouillon qu'en 1761. Il est juste de faire remarquer qu'une lettre de Vienne, datée de janvier 1756, publiée dans le *Journal Encyclopédique* de février 1756 (t. I, 3<sup>e</sup> partie, p. 99 à 107), appelait déjà l'attention des Français sur « L'Allemagne qui ne fait qu'un corps » et ses savants.

(3) *Mémoires secrets*, Paris, Delahays, 1859, in-12, p. 344.

(4) Un simple coup d'œil sur l'excellente *Bibliographie bouillonnaise*, publiée par DOURET (Bruxelles, Toint-Scohier, 1868) permettra d'en juger.

un abrégé méthodique de Bayle, l'initiateur d'une critique libre et burlesque de la métaphysique et du dogme ; un résumé du système de Gassendi, le père spirituel des petits poètes libertins du siècle.

*Le Journal encyclopédique* de son côté, dissimule son programme. Il y eut des publications qui se rallièrent au protestantisme et qui s'en ouvrirent au public. Ce fut le cas jadis de *l'Histoire des ouvrages des savants*, de Basnage de Beauval (1).

Mais Rousseau tenait essentiellement à vivre et à ménager le parti orthodoxe. Tout en réservant dans chaque numéro une première place au résumé de la grande Encyclopédie qu'on publiait alors, il reçoit avec gratitude la prose des ecclésiastiques. Il exalte Voltaire et Jean-Jacques, quitte à dénoncer plus loin leurs querelles domestiques, puis à réparer ces déplorables exemples par une sortie énergique contre Palissot. Tourné vers les sciences naturelles, il utilise Buffon en même temps que les innombrables publications étrangères qui paraissent alors. Deux fois par mois, Grünwald en rend compte et l'ensemble de ses chroniques suffirait au relevé de ce qu'on publia de meilleur sur ces matières dans la seconde moitié du siècle. Les sciences ne sont plus ce ramassis d'anecdotes et d'hypothèses dangereuses qui encombraient les périodiques une cinquantaine d'années auparavant. L'étude comparative des journaux le montre à l'évidence. Qu'il y ait ça et là encore des hésitations et même des erreurs essentielles, que l'Encyclopédie elle-même, ce vaste répertoire des travaux du siècle ait passé, dans la renommée, son vrai mérite, il n'en reste pas moins qu'un progrès considérable a été réalisé. *Le Journal encyclopédique* y eut part dans la mesure où il lui fut possible de toucher le public et de mettre à sa portée des théories au plus souvent complexes et difficiles (2).

*Le Journal* ne fut pas indifférent non plus au mouvement commencé quelques années plus tôt et qui ne tendait à rien moins qu'à subordonner les lettres françaises au goût et à la tradition des littératures germaniques. On sait à quelle désorganisation du classicisme, à quelle négation de l'intelligence au profit du

(1) Voyez la préface du t. I, 1687. Ce périodique continua de paraître jusqu'en 1709. Les quelques journaux français publiés à Londres affichaient les mêmes prédilections.

(2) Dans son livre *Les Sciences de la nature en France au 18<sup>e</sup> siècle* (Paris, Colin, 1911), M. D. Mornet le cite fréquemment.

sentiment, aboutit cette manœuvre. A peine dégoutés des tombeaux et des nuits de l'Anglais Young et des héroïdes pleurardes, les écrivains de l'époque tombèrent dans les bergeries de l'Allemand Gessner qu'une traduction fameuse avait fait connaître. Dorat le constatait sans mauvaise humeur : « Nos jolies femmes » oublièrent les noms des Shakespeare, des Thomson, des Congreve, pour articuler autant qu'il leur fut possible ceux des Rost, des Schlegel, et des Karsch, des Cronegk, des Klopstock. » (1)

Il eut été si simple pourtant de demeurer sur la terre de France et de prononcer des noms français !

Mais la mode est de prendre exemple sur l'Angleterre en politique, sur l'Allemagne, en littérature. Avec Gessner autant qu'avec Jean-Jacques, citoyen de Genève, on regrette cet état de félicité sans contrainte où vivait l'homme dans les commencements du monde (2). Plus près de la nature parce que moins touchés par les excès d'une civilisation perfide, les élégiaques allemands servent de modèles aux poètes français et même aux prosateurs, à Bernardin de Saint-Pierre, à Berquin, à Léonard ! Le traducteur de Gessner l'élève au-dessus de Théocrite, ce qui semble une mauvaise plaisanterie. C'est même lui faire trop d'honneur que de parler de lui à propos de Greuze, comme fit Diderot.

Le *Journal encyclopédique* non seulement ne résista point à ce courant néfaste, mais il s'appliqua au contraire à multiplier les études et les extraits qui pouvaient servir au mieux son action (3).

Tel fut son rôle dans la philosophie, les sciences et les lettres. Sa critique d'art et particulièrement ses notes sur les Salons du Louvre n'ont un intérêt que par exception. Il ne sort pas de la médiocrité où barbotent les chroniqueurs dès qu'ils touchent à ces matières délicates. De temps à autre, c'est arrivé en 1769, il publie cependant des relations intéressantes de l'exposition du Louvre (4).

A tout prendre, ce fut une publication d'importance que celle de Pierre Rousseau. On n'en a pas raison comme de telle ou telle

(1) DORAT : *Idée de la poésie allemande*, 1776.

(2) Voyez : *La Mort d'Abel*, chant I, dans la traduction d'HUBER.

(3) Entr'autres articles voyez les études consacrées au *Choix de poésies allemandes*, publié par HUBER (Paris, Humblot, 1766, 4 vol. in-12), dans les numéros suivants : mars 1767 (t. II, 3<sup>e</sup> part., p. 48 à 63) ; avril 1767 (t. III, 1<sup>re</sup> part., p. 59 à 74).

(4) *Compte-rendu du Salon du Louvre*, octobre 1769, t. VII, 1<sup>re</sup> part., p. 97 à 105 et octobre 1769, t. VII, 2<sup>e</sup> part., p. 263 à 274.

petite feuille du siècle, sans influence sur le cours général des idées. Le *Journal encyclopédique*, à la suite des philosophes, organise une propagande systématique des doctrines qui devaient l'emporter à la fin du siècle (1) ; s'il sert les sciences — ce qu'il faut dire à sa louange — il a le tort de pousser les lettres françaises dans un chemin qui les devait mener aux pires aventures — ce qu'il faut dire à sa confusion.

\* \* \*

Au point de vue financier, cette entreprise n'eut pas des résultats moindres. Elle étonna le gouvernement ducal par ses bénéfices rapides, si bien que le souverain crut un jour pouvoir en tirer des gratifications considérables. Rousseau se trouvait alors en Allemagne. Sa femme prévenue par des amis secrets, ces amis que la propagande philosophique rencontrait dans toutes les administrations, réussit à sauver la caisse et les livres. Nonobstant cette ruse, Rousseau dut consentir au paiement d'une contribution annuelle ; après quoi son bénéfice montait encore jusqu'à 80.000 francs par an (2). La brouille dura peu entre le souverain et le directeur de la Société Typographique.

Cependant, de l'autre côté des frontières, le Roi de France s'inquiète de la propagande philosophique entretenue par les journaux et les livres édités à Bouillon. Il recommande au duc, son vassal en somme, l'examen des publications qui entrent dans le duché ou qui en sortent. Le duc obéit mollement. En 1767, il fait saisir et brûler un millier de volumes destinés au pays de Liège (3).

C'est à peu près le seul acte de répression auquel il se livre. La Société Typographique imprime avec une latitude étonnante les ouvrages les plus subversifs. Le *Journal encyclopédique* paraît en toute liberté. Cette licence est un phénomène assez marquant

(1) Dès 1789, le *Journal Encyclopédique* se rallie à la Révolution. C'était dans l'ordre. Jusqu'en 1793, c'est-à-dire jusqu'à sa fin, il manifeste un enthousiasme croissant devant l'œuvre révolutionnaire.

(2) DOURET dans la *Bibliographie* citée, page 29, relate d'une autre manière le conflit survenu entre le duc et Rousseau.

Nous avons suivi le récit donné par GRÜNWARD dans la *Notice* manuscrite également citée plus haut.

(3) Ce détail est donné par DOURET, ouvrage cité, p. 31. Il conclut : « Les livres prohibés étaient l'objet de mesures sévères. » Mais cette affirmation établie sur un seul fait est nulle. Il semble au contraire d'après la *Bibliographie* même de DOURET que les livres prohibés étaient rares et que la tolérance gouvernementale était un usage constant.

pour qu'il frappe et pousse l'esprit à en rechercher une explication. On la conçoit fort bien à La Haye, Amsterdam ou Londres. Mais ni la Principauté liégeoise, ni les Pays-Bas autrichiens, ni la France, n'avaient admis si couramment la libre publication de journaux ou de livres qui touchaient à l'ordre des choses. Rousseau était mort en 1785 après avoir remis la direction de l'imprimerie à son beau-frère Weissenbruch.

Celui-ci, comme il faut bien l'admettre devant les déclarations du *Journal* lui-même, intervenait depuis un certain temps déjà dans l'administration de l'imprimerie. Plus résolu que Rousseau, il était entré dans les vues révolutionnaires. Etrangère au duché, semble-t-il, ou de naturalisation récente, la famille Weissenbruch joua très tôt un rôle dans les intrigues et les partis de la ville. Un diplôme maçonnique contemporain en fournit la preuve en même temps qu'il jette un jour singulier sur les complaisances encore inexplicables du gouvernement ducal envers la Société Typographique et l'entreprise de Rousseau. Un Weissenbruch y est signalé comme secrétaire de la secte, tandis que le souverain en est le puissant protecteur (1). Ainsi pouvaient s'entendre sans que rien parût au dehors et sans que les promesses au Roi de France en fussent publiquement violées, les éditeurs du *Journal encyclopédique* et celui qui avait pour charge et devoir de les censurer.

Plus tard quand la vague révolutionnaire aura touché Bouillon et que le peuple aura constitué ses représentants en Assemblée Nationale (1794), on retrouvera un Weissenbruch à la tête du club jacobin de la ville. C'est que déjà les partis travaillent et se querellent ; la municipalité entre en conflit avec l'assemblée législative que préside Aubry, ecclésiastique assermenté. Weissenbruch et ses amis, en rapport constant avec les révolutionnaires de France, ayant à Paris un délégué permanent, surveillent le civisme de leurs concitoyens. Ils dénoncent la municipalité à l'assemblée, querellent les habitants, attisent les discordes naturellement abondantes (2). Ce zèle révolutionnaire nuit aux imprimeurs bouillonnais. Grünwald l'affirme discrètement dans sa notice. Quoi qu'il en soit, le *Journal encyclopédique* cesse de pa-

(1) Il s'agit d'un diplôme conféré par la Loge Saint-Charles de la Parfaite harmonie, loge établie à Bouillon, conservé aux Archives Communales (cote J. J. 44).

(2) Procès-verbaux des séances du club Jacobin de Bouillon. Archives Communales (cote J. J. 50).

raître en 1793. Quelques années plus tard, vers 1800, l'imprimerie fut transférée à Bruxelles où la firme Weissenbruch existe encore.

\* \* \*

L'œuvre de Rousseau méritait une fin plus digne.

Aussi longtemps que vécut l'habile publiciste, le *Journal encyclopédique* maintint sa réputation intacte. On en pouvait contester la tendance mais non la valeur.

Les premières années de la direction de Weissenbruch s'écoulèrent dans une prospérité tranquille que la prudence de Rousseau avait assurée.

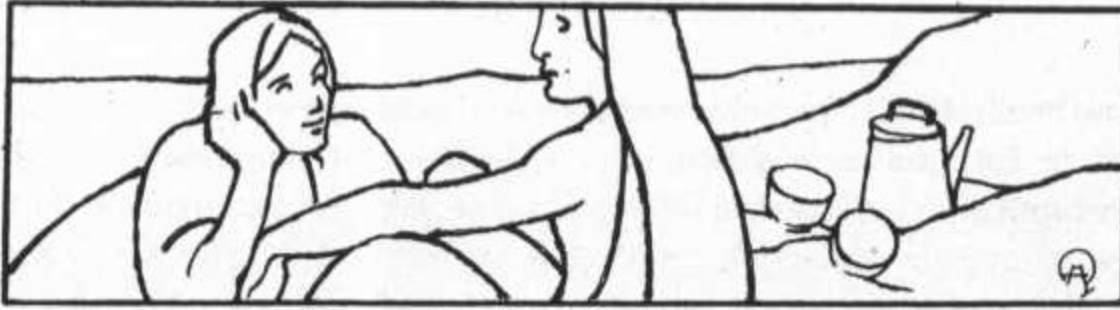
L'agitation qui prélude aux éclats révolutionnaires précipitera la décadence d'une feuille qui avait compté parmi les meilleurs périodiques français.

Tel fut son sort qu'elle cessa de paraître trois années après la première manifestation d'un mouvement qu'elle avait contribué à faire naître. Loin de Paris elle ne pouvait agir assez vite ni toucher aucun des partis en présence. D'autre part, les sciences et les arts n'intéressaient plus des hommes agités sans cesse par les mouvements de la politique. Puis la démocratie se passe aisément des luttes intellectuelles.

Le *Journal encyclopédique* n'avait plus aucune raison de vivre.

Par lui, Bouillon, petite ville bavarde sur les bords de la Semois chanteuse, vit mêler son nom au conflit d'idées qui souleva le siècle. Hospitalière à Rousseau et à ses collaborateurs, la Wallonie intervenait encore dans l'histoire des Lettres françaises ; se prêtant à la propagande philosophique elle servit un parti dont on n'est pas du tout certain qu'il faille admirer les hommes ni les œuvres, mais qui cependant réunit la majorité des intellectuels français sur la fin du siècle.

LOUIS BOUMAL.



## Le peintre Paul Leduc

par Marius Renard



PARMI la jeune génération d'artistes dont le public et la critique suivent avec intérêt l'évolution vers une maîtrise définitive ; parmi ce groupe — relativement restreint — de peintres, qui se préoccupent d'être des peintres, de *vrais* peintres, avant de songer à surprendre par de vaines outrances ou de paradoxales naïvetés, M. Paul Leduc occupe un des premiers rangs.

C'est justice, et nul ne doit s'en étonner.

Et pourtant, ce bon Wallon n'est pas de ceux qui s'imposent tout à coup, par une espèce de scandale artistique — si j'ose m'exprimer ainsi — ayant réussi une toile presque par hasard, ou ayant bouleversé par une technique surprenante un fatras de conventions, quitte à rentrer dans l'ombre ensuite et à traîner, dans les redites d'un furtif succès, les efforts de leur médiocrité.

Nullement.

Il faut l'avoir suivi, comme je suis heureux de l'avoir fait, m'intéressant passionnément à son talent et à son labeur, il faut avoir assisté à toutes les phases de son développement, pour se rendre compte de la conscience et de la sérénité de son art. En ce temps d'arrivisme et de basses coteries, ce sont là des qualités peu négligeables. Et qui connaît les marchandages de certaines critiques, les camaraderies intéressées, les anonymats qui cachent les plus viles jalousies, l'ignorance de beaucoup de ceux qui s'arro-



M. Paul Leduc dans son atelier.

Au reste, l'œuvre de M. P. Leduc est en parfaite harmonie avec son créateur. Examinez en détail la série de nos illustrations, choisies dans le but de donner une impression d'ensemble, la plus complète possible. Sa supériorité vous apparaîtra nettement.

A travers la vérité stricte de ses sujets, traités avec une franchise de facture qui sait s'adapter aux thèmes, vous pénétrerez aisément jusqu'à l'âme de l'artiste et vous vous mettrez en contact avec sa sensibilité. Et alors vous remarquerez de suite, que ce créateur est avant tout, lui-même, qu'il ne subit aucune in-

fluence, pas plus qu'il ne se prête aux exigences des conceptions mercantiles ou des snobismes ridicules. Son art est vrai. Il s'érige en parfaite expression de sa vie. Il jaillit, telle l'eau claire des sources. Et comme elle, il va son chemin lentement, mais sûrement, creusant sa voie, ne dispersant pas ses efforts en d'inutiles aventures.



Paul LEDUC. — Banlieue industrielle.

M. P. Leduc a su se mettre en garde contre les tentations du succès facile. Il a concentré son étude sur un champ précis, agrandi par son observation et son travail. Et parmi les innombrables aspects qu'offre le monde aux curiosités de l'artiste, il a choisi celui qui était le plus conforme à son tempérament.

Le domaine qu'il a choisi est vaste et d'une extrême diversité ; et, sans doute, est-ce à ces qualités qu'il faut attribuer les préférences de ce *peintre des villes*.

M. Paul Leduc reçut ses premières leçons à l'Académie des Beaux-Arts de Mons, sous la direction de feu Antoine Bourlard.

Cet enseignement n'était pas de ceux qui détruisent chez les jeunes, les germes d'une heureuse originalité. Il s'en dégagait, non pas une abstraction des qualités du futur artiste, mais la mise au point et l'éveil de celles-ci. C'est là une preuve de la largeur d'esprit du Maître de *l'Aratro*, en même temps que de l'indépendance et de la vigueur de tempérament des élèves doués.



Paul LEDUC. — Matin Ardennais.  
Collection de M. S...

M. P. Leduc fut de ceux-là. Après avoir suivi les cours de l'Institut des Beaux-Arts d'Anvers, à la faveur de son service militaire, il se lança résolument dans la mêlée.

Et ce fut, comme pour tous les débutants, les essais, les recherches, les déceptions, voire les rebuffades, jusqu'au jour où la critique, à l'occasion de l'Exposition internationale de Liège de 1905, augura pour l'artiste un avenir brillant.

La prédiction s'est réalisée. M. P. Leduc compte aujourd'hui parmi les peintres qui assurent la renommée de notre école du

paysage. Les vœux de Bourlard n'ont pas été déçus. Le Wallon du Centre a fait sa trouée.

Mais si Leduc doit à l'enseignement qu'il reçut à l'Académie de Mons, à sa probité d'homme et d'artiste, aux solides qualités de sa race, des succès qui firent souvent des envieux, il est permis de regretter qu'il ait parfois négligé de rechercher les thèmes de ses œuvres, dans les aspects si divers et si prenants de sa contrée natale. L'âme de la terre a bien parlé, en lui, mais pour inspirer



Paul LEDUC. — Croquis au crayon pour le tableau « Dordrecht ».

sa technique, ou mieux sa façon d'exprimer ce qu'il ressentait, trop rarement pour l'inviter à choisir les sujets de ses œuvres dans la diversité d'aspects qu'offre la terre wallonne.

Il serait même intéressant de déterminer pour quelles raisons, M. Leduc éprouva longtemps une prédilection marquée pour les villes de la Flandre ou de la Hollande, et par quelle suite d'inspirations, il en vint à préférer aux sites de notre Wallonie, les vieux murs, les béguinages, les ponts baignés par les eaux des rades et des canaux.

Critique un peu vaine, objectera-t-on ? Peut-être. Mais elle prend en partie son excuse dans l'harmonieuse beauté de notre terre patriale et dans son infinie variété, champ généreux où ne glanent pas assez ceux qui en sont issus.

Et pourtant, M. P. Leduc est demeuré Wallon dans sa façon d'interpréter la nature, avec cette espèce d'inquiétude chercheuse qui imprègne les véritables créateurs et qui n'est, en somme, qu'un constant éveil d'énergie. Son art est vigoureux, normal, marqué de cette espèce d'harmonie que le Wallon impose à toute chose et qui se manifeste dans les plus diverses manifestations de sa vie.

Même lorsqu'il peint un site aurolé de soleil, un port hollandais éclaboussé de lumière, un canal vénitien aux palais dorés de clarté, il ne peut se soustraire à la secrète injonction d'un équilibre parfait. On retrouve toujours en les toiles les plus diverses, un intime sentiment de bonheur, la joie essentielle du travail, qu'éprouve devant la nature, le véritable artiste.

Son domaine est vaste et riche, comme tout ce qui touche de près à la nature et à la vie. Il le parcourt, il l'interprète avec l'affection réfléchie de celui qui comprend et qui ne néglige rien pour que son expression rende exactement son sentiment.

C'est à cette probité dans le travail qu'il faut attribuer certaines différences de procédés, ceux-ci étant toujours subordonnés à l'exactitude de l'impression.

De même sa technique est trop sûre d'elle-même pour redouter la difficulté résultant de la variété des thèmes choisis. Elle s'adapte à la nature de ceux-ci.

Il en résulte un impressionnisme exact.

Si le peintre s'efforce de demander à la richesse des colorations la sûreté de l'effet, ce n'est point à la faveur de procédés habiles. Il doit la « réussite » à la parfaite connaissance des tons et des jeux de la lumière.

Au surplus, M. P. Leduc est un chercheur. Il accumule esquisse sur esquisse, étude sur pochade, avant de réaliser l'œuvre en laquelle il exprimera l'émotion ressentie. Ses carnets regorgent de croquis, notes hâtives qui fixent dans la fièvre de la vision le détail qui plaît. Si bien qu'une toile achevée n'est que la résultante d'une longue suite de recherches. Est-il meilleur moyen d'assurer la plénitude d'un art ?

On a parfois reproché à M. Leduc d'être un luministe révolutionnaire ! La critique est plaisante. Certes, l'artiste sait exprimer avec quelque virtuosité la beauté furtive de la lumière et le jeu

des clartés, mais sa manière n'a jamais dépassé les limites d'une adaptation adroite de la technique aux nécessités de l'impression. Sa pâte est lumineuse et c'est tout. Peut-on faire grief à l'artiste de faire servir la générosité d'un métier adroit à la réussite d'une interprétation ?

M. De Rudder, le critique du *Soir*, l'exprimait ainsi dans une des nombreuses appréciations qu'il a consacrées au peintre wallon :

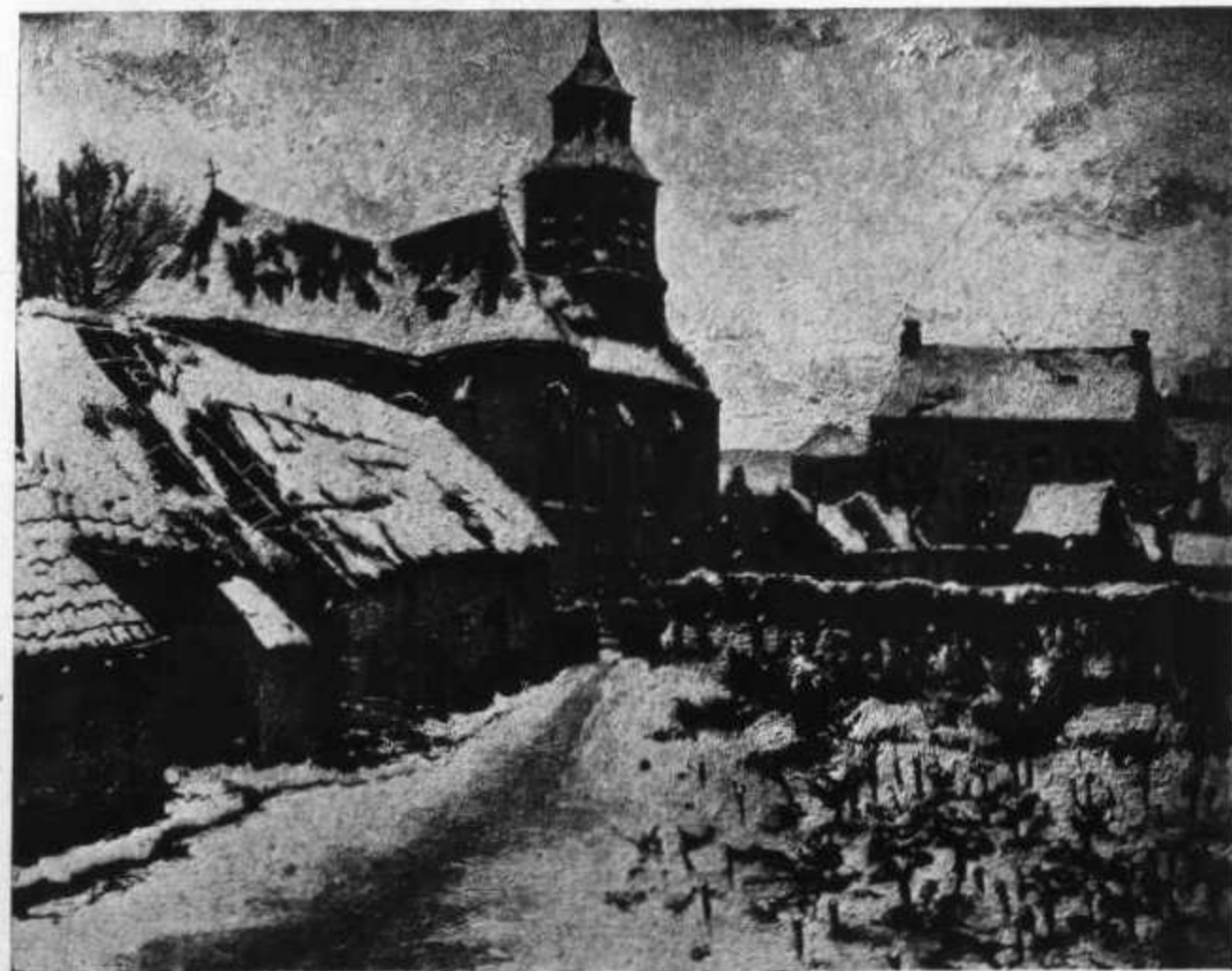


Paul LEDUC. — L'Hôtel de Ville de Schaerbeek après l'incendie.  
(Musée communal de Schaerbeek).

« M. P. Leduc peint la nature telle qu'il la voit et qu'il la sent. Sa vision est claire et précise, et il sait la fixer sur la toile en de belles pâtes onctueuses par lesquelles il exprime son amour pour la vie et ses matérialités puissantes. »

A première vue la grande diversité des sujets surprend. Mais l'œil s'habitue et on finit par se laisser émouvoir par la nuancia-

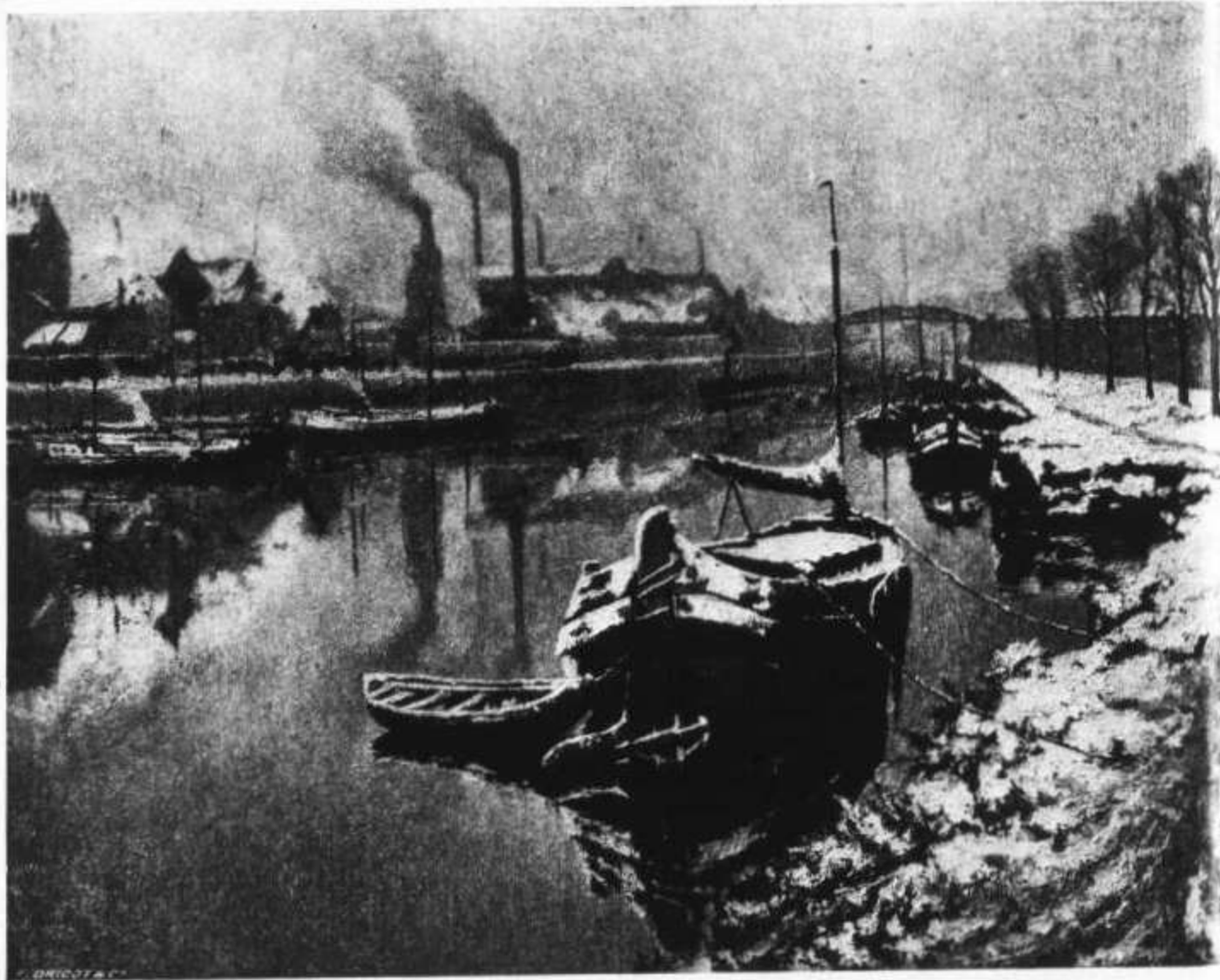
tion, par la poésie qui est dans l'œuvre du jeune maître — ce que M. Sander-Pierron appelait « l'émanation même de sa race et le parfum de son ascendance ». De plus, toutes les œuvres ont une commune inspiration. Elles chantent, dans la belle gamme des pâtes onctueuses, la multiple splendeur des cités ou de leurs voisinances, jamais la solitude des plaines ou la désolation des ciels moroses.



Paul LEDUC. — L'Hiver au Village.  
Collection de M. R. Warocqué.

Infatigable pèlerin du beau, M. P. Leduc a connu l'Ardenne, la Flandre, la Hollande, le Nord de l'Italie. Il a scruté l'âme mélancolique des villes austères, Bruges, Nieuport, Dixmude, Termonde, Malines, Audenarde, où les pierres des clochers, des béguinages et des maisons vétustes s'ourlent de fleurs et se reflètent dans la moire des eaux dormantes. Il a peint les rivières caillouteuses de l'Ardenne, les ponts aux arches tapissées de mousse. Il s'est penché sur le nostalgique visage des banlieues citadines, des sites batards où voisinent les amorces des grandes artères, les

usines faubouriennes, les roulettes des bohémiens errants, les canaux rayés par la fuite lente des péniches. Il a célébré les eaux de Venise, les frontons dorés des palais et des églises de la cité des doges, les marchés de Vérone dans la magie de la lumière. Et toujours quoiqu'il peignit, il restait lui-même, ne substituant rien à l'expression d'un sentiment, recherchant bien moins l'effet que l'esprit total de son œuvre.



Paul LEDUC. — Canal en Hiver.  
(Collection de M. Gaston Carels à Gand.)

Et pourtant, quelle diversité !

Voyez le *Matin ardennais*, qui trouva acquéreur le jour de l'ouverture de la dernière Exposition de Gand. Le vieux pont de Bouillon érige ses arches, dans les buées grises de l'aube. La rivière reflète les hautes silhouettes des logis encore embrumés par le brouillard de la vallée. Une impression de sérénité se dégage de cette vision d'eau et de pierres. L'œuvre est solide, d'un métier sûr.

Dans le *Soir Vénitien* au contraire, qui fait partie des collections de la ville de La Louvière, l'impression est toute de lumière. Le soir va tomber. Un soleil caché éclaire de ses derniers rayons les campaniles et les toits du palais et la réverbération d'un ciel éclaboussé de lumière, moire l'eau qui brise ses paillettes aux fûts bleus des pilotis.

Dans le *Canal en Hiver*, c'est la grise harmonie du faubourg bruxellois, sous le gel, avec les fabriques, le pont à peine estompé, les péniches ouatées de neige, l'eau qui stagne en reflétant l'étain du ciel lourd.

Ces trois œuvres — et combien d'autres que nous pourrions citer qui sont en bonne place dans les musées ou dans les galeries notoires — permettent de caractériser dans la diversité de leurs thèmes et de leurs interprétations, le beau talent de M. P. Leduc.

Ainsi s'avère le but que s'est proposé l'artiste : exprimer les caractères d'une vision de nature par la sincérité.

Il n'est pas de plus noble mission.

Etre, ainsi que nous le disions plus haut, être un peintre, un *vrai peintre*, fixant dans son art non pas les fantaisies d'un esprit prompt aux asservissements, mais la forme durable et harmonieuse de la nature, par une recherche constante des effets et par une sûre adaptation de la technique à leur interprétation, voilà si je ne me méprends, l'idéal de ce probe Wallon.

Notre race a le droit de fonder de hautes espérances sur un tel artiste. Il n'est pas homme à les décevoir.

MARIUS RENARD.

(Dessins de M. Renard d'après  
des œuvres de P. Leduc).





## TRADITIONS D'ENTRE SAMBRE ET MEUSE

recueillies par Louis Loiseau

### III

#### Chansons religieuses

##### 1. Savez-vous ce qu'y a...

Savez-vous ce qu'il y a un ? Il n'y a qu'un Dieu Qui règne dans les cieux.	Savez-vous ce qu'il y a six ? Il y a 6 cruches de Cana...
Savez-vous ce qu'il y a deux ? Il y a 2 testaments, L'ancien et le nouveau. Il n'y a qu'un Dieu qui règne, etc.	Savez-vous ce qu'il y a sept ? Il y a 7 Sacrements...
Savez-vous ce qu'il y a trois ? Il y a trois patriarches, Isaac, Abraham et Jacob. Il y a 2 testaments, Il n'y a qu'un Dieu, etc.	Savez-vous ce qu'il y a huit ? Il y a 8 Béatitudes...
Savez-vous ce qu'il y a quatre ? Il y a quatre Evangélistes...	Savez-vous ce qu'il y a neuf ? Il y a 9 chœurs des Anges...
Savez-vous ce qu'il y a cinq ? Il y a cinq livres de Moïse...	Savez-vous ce qu'il y a dix ? Il y a dix commandements...
Savez-vous ce qu'il y a onze ? Il y a onze mille vierges...	Savez-vous ce qu'il y a douze ? Il y a douze apôtres...

Biesmeréc.

##### 2. Dins nosse villadje (1).

*Lento*

Dins nosse vil- ladje gn-a one è- glige L'è-  
glige est dins nosse vil- ladje.....

Dins nosse villadje gn'a one église  
L'église est dins nosse villadje.

Didins l'chœur i-gn-a on' auté  
L'auté est didins l'chœur  
Li chœur est d'lez l'sacristie  
Li sacristie est dins l'église  
L'église est dins nosse villadje

Dins l'église gn-a one sacristie  
Li sacristie est dins l'église,  
L'église est dins nosse villadje

D'lez l'sacristie i-gn-a on chœur  
Li chœur est d'lez l'sacristie  
Li sacristie est dins l'église  
L'église est dins nosse villadje.

A l'auté i-gn-a on curé  
Li curé est à l'auté,  
L'auté est didins l'chœur  
Li chœur est d'lez l' sacristie  
Li sacristie est dins l'église  
L'église est dins nosse villadje.

##### 3. Noël et les Rois.

Un pe- tit en- fant est né Courons tous pour  
l'a- do- rer Nous le trou- ve- rons pleu- rant  
Sur du foin tout pauvre- ment

(1) Dans notre village il y a une église — Dans l'église il y a une sacristie — Près de la sacristie il y a un chœur — Dans le chœur il y a un autel — A l'autel il y a un curé.

A chaque couplet, le premier vers se chante sur la première phrase de la musique, les autres vers sur la deuxième phrase répétée. On passe chaque fois directement au couplet suivant, sans repos. — La chanson se chante en chœur, lentement et tristement. Ainsi elle produit tout son effet — surtout après boire...

Un petit enfant est né  
Courons tous pour l'adorer.  
Nous le trouverons pleurant  
Sur du foin tout pauvrement.

Qu'est-ce que nous lui offrirons  
A ce divin p'tit poupon ?  
Nous lui offrirons nos cœurs  
Pour y faire sa demeure.

Les trois Rois is sont venus  
C'est pour adorer Jésus  
Et lui offrir pour présents  
L'or et la myrrhe et l'encens.

Et nous autres que ferons-nous ?  
Mettons-nous tous à genoux.  
Disons au divin Sauveur.  
Venez naître en notre cœur,

Stave.

#### 4. La légende de Ste-Catherine.

C'é- tait sainte Ca- the- rine La fille d'un  
puissant roi Son père é- tait paï- en Sa mère ne l'é- tait pas  
A- ve Ma- ri- a Sanc- ta Ca- tha- ri- na

C'était sainte Catherine  
La fille d'un puissant roi,  
Son père était païen  
Sa mère ne l'était pas.  
Ave Maria  
Sancta Catharina.

Un jour dans ses prières  
Son père la regarda  
Que fais-tu là ma fille  
Ma fille, que fais-tu là ?  
Ave Maria etc...

J'adore mon grand Dieu  
Mon cruc'fix, que voilà !  
N'adore point celui-ci  
Adore celui-là ?  
Ave etc...

Qu'on apporte mon grand sabre  
Mon grand couteau de table  
Que je tranche la tête  
A cette maudite-là.  
Ave etc...

Un ange descend du ciel  
En chantant Alleluia :  
Courage, courage, Catherine  
Couronnée tu seras !  
Ave etc...

Mais pour ton mauvais père  
En enfer il ira  
Mais pour ta bonne mère  
En paradis ira.  
Ave Maria  
Sancta Catharina.

Stave.

(A suivre.)

LOUIS LOISEAU.



## Un parc public pour les Liégeois

par Pierre Deltawe

Dans la séance du Conseil communal de Liège, du 26 mai dernier, M. Emile Digneffe a prononcé à ce sujet, un très important discours dont nous croyons devoir mettre intégralement le texte sous les yeux de nos lecteurs.

Voici dans quels termes s'est exprimé M. Digneffe.

« Messieurs, un projet a été élaboré, il y a longtemps déjà, dont la réalisation constituerait pour les habitants de la ville de Liège et des communes circumvoisines, un inappréciable bienfait : la transformation en parc public de l'ensemble des bois qui couvrent les collines séparant la vallée de la Meuse de la vallée de l'Ourthe, à l'endroit où cette dernière, après s'être réunie à la Vesdre, vient se jeter dans le fleuve.

» Si l'on jette un coup d'œil sur la carte de la région, on remarque que les bois qui occupent l'espace compris entre la vallée de la Meuse, celle de l'Ourthe et le village de Bonnelles, et qui se relie par le Sud et par le Nord de ce hameau à la forêt communale de la Vecquée, constituent un admirable ensemble de près de 4.000 hectares.

» Lorsqu'on parcourt ces bois, on y découvre une très belle végétation, et on y rencontre une succession de points de vue véritablement admirables, ouverts sur les panoramas les plus caractéristiques du pays de Liège.

» Actuellement, cette région si pittoresque des environs immédiats de la ville n'est peut-être pas assez connue des Liégeois, parce que les accès n'en sont pas très faciles et parce que beaucoup de sentiers y sont interdits. Mais ceux qui ont pu y circuler ont conservé un souvenir inoubliable des paysages qui s'y déroulent sous les yeux des promeneurs.